

## Le bricoleur de baleines

– Bon. Je suis censé faire quoi, avec ce cadavre ?

Avant de lui répondre, l'homme jeta un sac de pièces sur le bureau. Un tintement chaotique cliqueta contre les écailles de dragon qui recouvraient le meuble.

– Un train de guerre.

Ses yeux étaient froids et inexpressifs.

– Il faut qu'il soit plus solide qu'un rocher, plus agressif qu'un rhinocéros, plus effrayant qu'un dragon. Et plus meurtrier qu'un lance-roquettes. Nous laissons les détails à ton imagination. Ça (il désigna le petit sac de velours), c'est juste ton avance. Le paiement sera à la mesure de ton travail.

Sans attendre de réponse, il remit son chapeau et tourna les talons. Alors que sa silhouette acérée et longiligne se dressait, telle une ombre, devant la découpe lumineuse de la porte, il ajouta :

– Tu es le meilleur des fabricants à ce jour. Sois aussi bon que d'habitude ; ne nous déçois pas sur ce projet-là.

Son interlocuteur eut tout juste le temps de saisir la nuance de menace qui traînait au fond de la voix, avant que l'homme ne disparaisse au loin, qu'il ne se dissolve dans la lumière du jour.

Resté seul, le nain gratta son menton barbu. Il considéra ce qu'on lui avait amené par camion, ce qu'on avait déposé sur le grand cric de son atelier. Au milieu des odeurs lourdes et mécaniques flottant sous le plafond de tôle, de l'huile et de l'essence encrassant la moitié des étagères, des tas de charbon qui prenaient la poussière dans les coins, des empilements précaires de pistons, de soupapes et de sifflets ; au milieu de tout ce bric-à-brac luisait le corps titanesque d'un monstre mort.

Les narines pleines des senteurs du fauve, le nain s'en rapprocha. Le nez tout juste au niveau du cric, il l'ausculta des yeux et des mains, effleurant les écailles d'obsidienne articulées en plaques d'armure, dénombrant ses dents et le nombre de lames qui ramifiaient la massue de sa queue. Les luminescences vertes, qui éclaboussaient son corps par lignes puissantes, s'étaient éteintes en ne laissant que cette carapace sombre et miroitante. Elles avaient abdiqué devant la mort.

Cette créature était l'une des pires qui arpentaient ce monde ; et pourtant les dieux savaient qu'elles étaient nombreuses. Le nain était au fait des moyens dont disposaient certains mercenaires, mais ce qu'il avait sous les yeux dépassait l'entendement. La bête aurait pu briser son crâne comme un œuf entre ses mâchoires striées de pointes. Mais elle était morte, le ventre dégorgeant ses viscères sur la table de métal, ses yeux minuscules ouverts sur le vide.

– Putain de merde.

Le nain s'était forgé un nom en bricolant des baleines-transporteuses et des aérobus ; il n'avait pas son pareil pour refondre leurs nageoires, changer leurs carlingues recouvertes de peau et rénover le moindre boulon de leurs estomacs cybernétiques. Même les nouveaux garages automatisés étaient moins efficaces que lui, leurs machines moins attentionnées que lui. Normal. Elles n'aimaient pas les baleines comme lui les aimait.

Mais ensuite, il s'était mis à bidouiller aussi les locomotives et, petit à petit, les trains de guerre revenant à la mode et les mercenaires prisant de plus en plus ses services, il avait commencé à entrevoir un futur sinistre.

Et voilà, maintenant il se retrouvait avec un putain de monstre mort de quatre tonnes dans son atelier, et l'ordre d'en faire une locomotive.

Par les dieux, lorsqu'on lui amenait des dragons, d'habitude, il n'en restait que les écailles, le crâne, le squelette ou la peau. Il était hors de question qu'il fasse tout le sale boulot lui-même.

Le mécanicien traversa son atelier d'un pas vif, enfila sa longue cape de mousse, rabattit sur son visage le capuchon planté de fougères naines. Elles oscillèrent de contentement et il les caressa d'une main calleuse.

D'abord : mettre une équipe de tanneurs et de bouchers sur le coup. Ensuite : récupérer toutes les pièces dont il avait besoin. Et enfin... aller déranger de vieilles connaissances qui cachaient des trésors insoupçonnés dans l'art de construire des locomotives.

Lorsque le nain franchit le seuil de son garage, des rouages jouèrent dans l'obscurité de la bâtisse, et la lourde porte blindée referma ses énormes mâchoires derrière lui. Il s'enfonça dans la métropole ivoirine, emplie de fumées, de machines et de monstres.

– Et c'est reparti.

\*\*\*

Les bouchers étaient au travail ; il avait rouvert pour eux la gueule de son garage. Celui-ci, de mauvaise humeur, avait failli boulotter l'un des hommes au passage. Qu'importait, cela arrivait souvent. Tant qu'il ne recrachait pas d'os sur le seuil, le nain tolérait ses réflexes dissidents. Les tanneurs étaient aux côtés des bouchers, aidant au dépeçage, attendant de pouvoir récupérer la peau et l'armure d'écailles qui y était plantée. Le nain avait été clair : il voulait tout garder, absolument tout, mis à part la chair, les viscères et autres tissus mous.

Il avait déjà sa petite idée en tête.

Mais en attendant, il lui fallait certaines pièces manquantes à son atelier.

– Hé, le bricoleur ! l'alpagaient les garagistes et les mécaniciens lorsqu'il avait le malheur de longer leur devanture. J'ai des trucs pour toi !

– Vous croyez que je vais me ruiner pour trois pistons mal huilés ? rétorquait-il sans même s'arrêter. Chiens ! La casse me propose la même chose, mais pour dix fois moins cher !

Le nain compensait son mètre vingt-cinq par une verve mordante et un sans-gêne proprement ahurissant. La plupart des gens bien élevés s'enfuyaient à toutes jambes lorsqu'ils apercevaient l'éclat vert de sa barbe moussue à moins d'un kilomètre.

Lorsqu'il parvint enfin à la casse des Chemins de fer, ses pauvres fougères frissonnaient sur son capuchon, ployaient leurs petites têtes sous la puissance des fumées et du vent toxique qui les tourmentait méchamment. Le nain rabattit le couvre-chef, le retourna afin de protéger les plantules à l'intérieur du tissu épais.

– Tenez-bon, mes petites, grogna-t-il.

Cette putain de métropole allait finir par les tuer tous, qu'ils soient verts ou blancs, qu'ils soient de chlorophylle ou de chair et de sang.

Il pénétra dans l'enceinte barbelée de la casse. La dernière demeure des locomotives. Elles s'empilaient en de grands tas précaires, disséminant leurs os de métal et leurs vapeurs anciennes ; on aurait dit une marée de squelettes mécaniques, une vague qui avait recouvert plusieurs hectares avec le temps.

Le nain fit son marché avec calme, arpentant les allées sinueuses dans des bruits de bric-à-brac, auscultant les cadavres torturés par la rouille de ses yeux clairs et inquisiteurs. Il lui fallait un *tender* pour l'eau et le charbon ; mais il ne voulait pas d'un wagon réservoir à faire tracter derrière la

loco, c'était pour lui une perte de temps et d'énergie, surtout pour un train de guerre qui se devait d'être aussi efficace que rapide, aussi lesté que maniable.

Après avoir trouvé un petit *tender* tout cassé qu'il comptait bricoler et ressouder sur un vieux cadavre de loco asthmatique, il trouva successivement tout ce qu'il cherchait : une soupape de sécurité tout bonnement énorme, destinée à éviter une surchauffe de la machinerie – indispensable pour les trains de guerre –, puis un sifflet au son puissant malgré la rouille qui mangeait son tube d'acier ; une petite caisse à sable martelée par l'outil d'un forgeron quelconque, une boîte à vapeurs encore vaillante malgré sa sale gueule, deux pistons énormes et quelques sabots de freins qui avaient l'air solide.

Ses bras puissants chargés d'un chaos de métal et de rouille, le nain paya ce qu'il devait au propriétaire de la casse, puis fit livrer le tout chez lui en louant un baleineau. Pris de pitié face à la tête de ladite bestiole, il la rafistola gratuitement à son garage pour la remercier de son aide, puis la libéra.

Sur son grand cric, maintenant abaissé au niveau du sol pavé de bronze, le cadavre du monstre était ouvert en deux et exhalait ses vapeurs de sang.

– Putain, ce foutu garage va puer la mort maintenant...

– C'est toi qui n'a pas voulu payer le transport jusqu'à la tannerie, répliqua l'un des artisans sous son masque, en finissant de vider les viscères.

– Ce truc pèse au mois trois tonnes ! T'imagines combien ça m'aurait coûté ? gronda le nain en caressant fébrilement les fougères de son capuchon. Bon, dépêchez-vous de finir. Je sors de la ville, quand je reviens faut que vous m'ayez débarrassé le plancher.

Les dix hommes rirent pour seule réponse. Grommelant dans sa barbe hirsute, le nain fit volte-face et disparut à nouveau dans les froissements de sa cape moussue.

Il s'en allait chasser le monstre.

\*\*\*

Dans les schémas et croquis qu'il avait tracés en chemin, et qu'il conservait précieusement sous son crâne, il avait prévu des dizaines de détails plus complexes les uns que les autres. Décidément, ces logiciels *into brain* étaient bien pratiques. L'injection de la puce sous le crâne était flippante, mais ces petites merveilles remboursaient ça au centuple. Le nain avait définitivement fait une croix sur le papier et le crayon, peu fiables et trop facilement égarés. Désormais, c'était au cœur de son cerveau qu'il traçait des lignes et écrivait des notes, qu'il enregistrerait ses fichiers et les visionnait sur sa rétine. Il avait beau cracher en permanence sur ces technologies, personne ne le savait mieux que lui : il était impossible, à son époque, de vivre sans elles.

Il lui fallait donc une paire de cornes puissantes – ce dont le monstre déjà fourni ne disposait pas – ainsi qu'un ou deux crânes bien typés, si possible hérissés de pointes et de dents. Et s'il pouvait grappiller aussi quelques squelettes de pattes, comprenant griffes et phalanges, ce serait parfait.

Ce n'était pas chez les hommes, ni chez les nains, qu'il allait trouver tout ça.

Après avoir traversé la ville en aérobus – des gamins s'étaient amusés à peinturlurer la pauvre baleine, la recouvrant de tags fluorescents et tout bonnement affreux –, le nain descendit au niveau de la Porte du désert.

C'était là qu'on trouvait le monstre dont il avait besoin.

Il traversa la Porte après avoir subi les vérifications obligatoires, et après avoir laissé sa cape et ses fougères en consigne. Puis il observa danser les tourmentes de sable sous le ciel bleu, regarda scintiller l'océan doré sous la lumière du soleil. La chaleur le prit à la gorge, lui le bipède qui osait sortir de sa cité climatisée. Déjà ruisselant de sueur, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans la dune,

jusqu'en haut des bottes réglementaires qu'on lui avait fournies, il se carapata comme il le pouvait, loin des vigiles et des caméras qui surveillaient l'entrée.

Puis, adossé dans un angle mort contre le mur d'ivoire de la ville, le nain observa l'étendue silencieuse, immense, prédatrice. Il savait que s'il faisait un seul pas au mauvais endroit, une gueule énorme pouvait jaillir du sable et se refermer sur son corps.

– Bah alors, petit nano-chou, on prend le soleil ?

Quand on parlait de gueule...

Deux mâchoires immenses émergeaient lentement du désert devant lui, glissant sous le sable brûlant comme un espadon glisse dans l'eau fraîche. Le bruissement de l'onde granuleuse, qui se déversait de ses écailles scintillantes, sifflait doucement aux oreilles du nain.

– T'as pas trouvé de nom encore plus ridicule ? grogna-t-il en essuyant la sueur qui coulait de ses sourcils broussailleux.

Un simulacre de rire fit venter la gueule gigantesque, comme agitée de bourrasques. Le sable finit enfin de désertifier cette tête aplatie, celle d'un poisson titanesque, un poisson aux joues hérissées de sillons rocheux ; ses petits yeux ronds et jaunes clignèrent sous les rayons du soleil. La créature rejeta une cascade de sable par les anémones tentaculaires qui lui tenaient lieu de branchies ; elle en éjecta ensuite des jets puissants par les tubulures de sa carapace, laissant le vent les disperser en nuages scintillants.

– Bon, je t'explique le topo, reprit le nain en rajustant le bandeau solaire dont on l'avait équipé à la sortie. Tu...

– J'aime bien ton nouveau look. Ça te va bien, les lunettes teintées, se moqua le monstre dans un chuintement brûlant qui fit roussir la barbe du nain.

– Ta gueule, répondit celui-ci en se drapant dans une dignité inexistante. Bon, je t'explique le t...

– Tu l'as déjà dit.

– Je le redis. Laisse-moi parler, merde !

Ces monstres, surnommés Carpe de l'erg par les connaisseurs, n'avaient de carpe que le nom ; de toute manière, le nain constatait chaque fois davantage à quel point l'expression "Muet comme une carpe" pouvait être erronée. Chaque fois qu'il revenait voir cet être, qu'il avait sauvé d'un contrebandier lorsqu'il était encore jeune, il regrettait d'avoir empêché l'homme d'en faire un minibus cybernétique.

– J'ai besoin de bonnes grosses cornes, capables de défoncer une locomotive.

– Type Grand-bufflier ?

La vision de la bête, aussi haute que trois taureaux empilés l'un sur l'autre et aussi large que trois autres, à l'échine de montagne bossue et à l'armure de pierre mangée par les mousses, s'imposa dans l'esprit du nain. Ses cornes gigantesques, recourbées vers l'avant comme une lyre annelée et meurtrière, convenaient parfaitement.

– J'aurais pas pu rêver mieux.

– Je dois avoir ça en réserve. Et sinon ?

– Deux crânes bien flippants. Peu importe l'espèce. Et bien nettoyés aussi hein, j'ai déjà eu droit à un cadavre de Lustré noir ce matin, mon garage pue assez comme ça.

La créature souffla un jet de sable admirateur.

– Ils t'ont chopé un grand lustré ? Ben dis donc. Mais bref, te fais pas de bile, tu sais comme je suis délicat avec ma nourriture. Avec moi, il n'y a pas la moindre phalange qui ne soit nettoyée.

– En parlant de phalanges, si tu as des griffes aussi, les plus grosses possible, ça me dit bien.

– Bon, bon, rigola la bête gigantesque en faisant palpiter ses branchies répugnantes. Je vais voir ce que je peux faire pour toi, bouge pas de là.

Le clapet de chair se referma tout au fond de son palais, protégeant son tube digestif des remugles de sable ; puis la bête glissa à nouveau sous la surface du sol, propageant une onde dorée ébouriffée par le vent. Elle disparut sous les pieds du nain, froissant les dunes dans son sillage de géant.

Elle revint dix minutes plus tard, la gueule pleine des trophées prisés par le nain – restes de repas sans importance pour la carpe. Le bipède en chargea ses bras, accrochant l'immense paire de cornes en travers de son dos, avant de prendre congé et de retourner à la Porte du désert.

Il avait toutes les pièces du puzzle ; à présent, c'était le moment de bosser.

\*\*\*

Deux semaines plus tard, l'homme au regard froid, à la veste noire et à la silhouette plus effilée qu'un rasoir se présenta à nouveau au garage. Il portait négligemment un sac d'or trois fois plus gros que le précédent.

Ses narines se plissèrent face à l'odeur de boucherie qui encrassait la bâtisse ; puis il vit le nain courbé sur son établi, le visage crispé de concentration, en train de poncer quelque chose ; un sourire suffisant aux lèvres, il s'avança vers lui en louvoyant entre les monticules de débris mécaniques qui jonchaient son atelier.

Il s'immobilisa cinq secondes plus tard, tête levée et bouche bée, saisi par la vision qui se déployait devant lui.

Sous le plafond de tôle aussi percé qu'un gruyère, des rais de lumière dansaient dans la pénombre, s'entrecroisaient et venaient poinçonner la machine énorme, écrasante de force et de majesté, qui trônait au centre du garage. Ses essieux titanesques reposaient sur le sol de bronze, prêts à embrasser des rails imaginaires ; des pistons et des bielles sculptés dans l'os du Lustré noir, couronnés de griffes de dragon, enserraient leurs rouages chromés comme autant de mâchoires venimeuses. Un peu plus haut, des écailles se déployaient sur son ventre de métal, renflé de vapeur et de charbon ; incrustées dans l'acier, elles traçaient des arabesques scintillantes jusqu'à venir se fondre dans l'armure sombre, pleine de plaques lustrées, qui couvrait les flancs et le dos de l'engin. Cette peau lourde ondulait le long de la carlingue, ondulait en vagues agressives, faisant rouler ses écailles et ses pointes d'obsidienne jusqu'à la chaudière, jusqu'au cœur de la locomotive. Un crâne monstrueux, hérissé de dents et de pointes, couronnait la cabine de conduite dans un sourire sardonique d'où dépassaient les langues noires des mitrailleuses. Un deuxième, aussi renflé et puissant qu'une gueule de tyrannosaure, protégeait de ses cornes le sifflet hurleur et les deux soupapes de sécurité ; entre ses mâchoires entrouvertes luisait la cheminée. Le squelette aurait l'air de cracher des nuages de fumée lorsque la locomotive se mettrait en branle.

Et à l'avant du train...

A l'avant du train, en guise de figure de proue, gigantesque et acéré, se déployait le buste du monstre noir ; recraché par la machine comme un spectre de nuit, ses yeux grands ouverts sur des pupilles de verre qui tenaient lieu de phares, sa tête couronnée des cornes d'un Grand-bufflier, il tendait sa gueule de titan vers l'avant, vers l'ennemi, dans un rictus dentelé prêt à en découdre.

– Il y a un lance-roquettes caché dans son gosier.

Sursautant violemment, l'homme fit volte-face vers le nain qui avait abandonné son établi.

– Il est accessible à partir de la cabine de conduite. Je ne vous ai pas mis des tourelles à mitrailleuses, je pense que ça suffit comme ça, ajouta-t-il avec un sourire faux. Sinon, vous avez aussi une caisse à sable pour augmenter l'adhérence des roues sur les rails, si y'a besoin.

L'homme reprit contenance ; ses prunelles en tête d'épingles miroitèrent de satisfaction.

– Un transporteur vient la chercher sur l'heure.

Il s'apprêta à lancer le sac de pièces sur le bureau ; mais le nain le coupa dans son élan :

– Gardez votre fric pour les prochains à qui vous demanderez de faire des horreurs pareilles. Moi j'en ai ras le cul d'éponger le sang dans mon atelier.

Surpris, l'homme chercha quelque chose à répliquer. Trop tard.

– Le transporteur qui vient chercher ce machin, c'est une baleine ou l'un de ces nouveaux robots dénués d'intérêt ?

– Une... Une baleine.

– Tant mieux ! Je vais pouvoir lui faire passer une petite révision, j'en ai besoin pour me défouler.

Le nain s'essuya les mains sur son tablier de cuir, ses iris clairs défiant l'homme de lui répondre quoi que ce soit. Il était temps pour lui de quitter ces saloperies d'embrouilles, et de reprendre du service. Du vrai service.

– C'est fini, mes cocos. Le Nain Fougère a fini de tremper dans vos magouilles. Longue vie aux baleines.